

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Roger BERBERAT

Liminaire : Bonheur ou béatitudes ?

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1981, tome 77, p. 219-221

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Bonheur ou béatitudes ?

A l'occasion de Nouvel An, du bonheur on en souhaite à tire-larigot. Si bien que le mot n'est jamais autant exprimé, imprimé — et surtout galvaudé — qu'à pareille époque. Bien sûr, il se peut que nous nous voulions sincères. Mais il se pourrait aussi que le bonheur auquel nous pensons n'ait pas grand-chose à voir avec celui qui devrait nous tenir le plus à cœur. En tout cas, dans la mesure où nous nous prétendons chrétiens, nous ne pouvons quand même ignorer tout à fait le bonheur auquel nous renvoient les béatitudes évoquées par Jésus (Mt. 5, 3-10).

Qui dit béatitude en effet dit bel et bien bonheur. Et pourtant, lorsque les hommes se mettent à parler de bonheur, ils sont loin de nous renvoyer aux béatitudes. Et c'est souvent selon leurs dispositions du moment, qu'ils brodent sur ce thème des variations qui vont des illusions les plus folles aux considérations les plus désabusées.

C'est ainsi qu'en mai 68 on pouvait lire sur les murs de la Sorbonne le slogan que voici : « Je décrète le bonheur permanent. » On ne saurait être plus optimiste. En tout cas, on est loin de l'affirmation de cet autre qui disait qu'« il n'y a de vrai bonheur que celui que personne ne connaît ».

Mais ce que j'ai trouvé de plus révélateur à ce sujet, c'est les résultats d'une enquête effectuée en 1977 auprès d'un millier de Français. D'après ses auteurs, ce sondage a permis d'analyser au mieux ce qui constitue le bonheur. Eh bien ! la première constatation que l'on fait, c'est que tout ce qui est relatif à l'ETRE est plus mal placé que ce qui est relatif

à l'AVOIR. A tel point que la vie spirituelle et la foi n'arrivent qu'en 13^e position. Après tous ces biens que sont la santé, l'argent, le travail, la sécurité, le succès, les plaisirs de la vie, le confort, la culture, etc.

Ce qui prouve assez que, pour la plupart des hommes, les béatitudes restent bel et bien lettre morte. Encore faudrait-il nous demander si elles ont beaucoup plus de poids pour les chrétiens que nous sommes.

Il est vrai que Jésus, qui nous promet le bonheur à coup sûr, est loin de nous le garantir dans l'immédiat. Or l'enquête que je viens d'évoquer révélait aussi que les jeunes surtout veulent un bonheur immédiat, et qu'ils ne croient plus aux lendemains qui chantent. Oui, sauf que l'on se demande de quoi peut être fait pareil bonheur. Tout au plus de biens matériels et de sensations à fleur de peau ; de ce quelque chose qui s'appelle aujourd'hui plaisir, et demain néant.

C'est Jules Renard qui disait : « J'ai connu le bonheur, mais ce n'est pas ce qui m'a rendu le plus heureux. » Ce qui montre bien que ce que l'homme appelle couramment bonheur n'a souvent rien à voir avec le vrai bonheur. En tout cas, Jésus, lui, n'a rien d'un marchand de bonheur à bon compte. Et s'il veut que nous y mettions le prix, c'est qu'il nous offre infiniment plus que ce qui ferait immédiatement notre affaire.

En ce domaine, il est vrai, nous nous fions plus volontiers au proverbe qui dit qu'« un tiens vaut mieux que deux tu l'auras ». Même si nous répétons souvent qu'en cette vie nous espérons le bonheur que Dieu promet. Ce bonheur qui est d'abord une espérance, et qui nous est promis dans la mesure où les béatitudes ne sont pas pour nous lettre morte.

Encore faut-il avoir compris ce que veut dire espérer. Comme si cela signifiait que tout se doit d'aller de mieux en mieux pour nous ! Bien au contraire, il se pourrait que nous nous sentions de plus en plus à l'étroit, dépassés par les événements, voire malheureux. Et c'est justement parce qu'on risque alors d'envoyer tout promener, qu'il nous est demandé d'espérer envers et contre tout.

Comme on l'a dit, pour n'espérer qu'en Dieu seul, il faut à la limite avoir désespéré de tout ce qui n'est pas Dieu. Bien plus, comment l'espérance pourrait-elle être une vertu surnaturelle, si tout ne la contredisait dans la nature ? En effet, comme la foi qui ne va pas sans la tentation du doute, l'espérance, elle aussi, ne va pas sans la tentation du désespoir.

Oui, le seul vrai bonheur en ce monde, c'est d'entretenir en nous une espérance. Et c'est d'autant plus certain que personne, à moins d'être un charlatan, ne pourra jamais nous promettre à coup sûr le bonheur ici-bas. C'est Gustave Thibon qui se demandait ce qu'il faut souhaiter aux êtres que l'on aime. « Le bonheur, évidemment, disait-il. Oui, mais quelle sorte de bonheur ! Celui qui fait qu'on est heureux dans la médiocrité, et qui n'est que brouet d'esclave ; ou bien celui qui se situe si haut qu'il en devient inaccessible ? »

Eh bien ! l'évangile des béatitudes devrait nous permettre de nous y retrouver. Moins pour fixer notre choix — qui devrait être fait depuis longtemps —, que pour voir un peu où nous en sommes. Car les béatitudes, ce n'est pas seulement des promesses de bonheur ; c'est aussi le programme auquel il faudrait conformer notre vie, si c'est vraiment de Jésus que nous nous réclamons. Et l'on comprend que la plupart des hommes restent indifférents à ce bonheur auquel on ne peut accéder qu'au prix de telles exigences.

Ce que j'ai trouvé de plus fort à ce sujet, c'est la réflexion de quelqu'un qui se frottait les mains de voir l'Eglise en perte de vitesse ; et qui se réjouissait de constater que « depuis que la religion a perdu son empire sur les esprits, le but de l'homme est enfin le bonheur ».

On ne saurait nier, bien sûr, que les hommes ont plus que jamais envie d'être heureux. Mais d'un bonheur qu'ils n'attendent surtout pas de Dieu. Pour être heureux, il leur suffit en effet de voir s'augmenter leur avoir. Et c'est parce qu'il y faut surtout de l'argent, que beaucoup ne luttent et ne travaillent que pour en gagner toujours plus.

Seulement, quand ce sont des chrétiens qui en arrivent là, c'est qu'ils ont bel et bien renié la première des béatitudes. Et comme la soif de posséder ne va jamais sans endurcir le cœur et attiser les bas instincts, ce sont finalement toutes les exigences des béatitudes qui s'effacent du même coup. C'est pourquoi n'oublions pas que si l'argent peut toujours ajouter à notre avoir, la grâce seule peut ajouter à ce que nous sommes ; et que pour devenir toujours un peu plus ce que le baptême nous a faits, il n'est pas d'autre chemin que celui que nous tracent les béatitudes.

Roger Berberat